

LMR PSO. Gaillard Olivier

Gaillard, Olivier, 10 mai 1948. Un père pasteur, conservateur voire réactionnaire, plutôt mal dans sa peau et dans son rôle, et une mère institutrice, pleine de principes archaïques, mais qu'elle a su assouplir au fil du temps pour devenir une personne ouverte et gaie.

Enfance à Payerne, adolescence à Vevey, puis Dompierre (VD). Aucune inclination pour la religion, jamais. Après des études de Lettres à l'Université de Lausanne (licence en 1973), une année de stage SPES (brevet en 1974), et deux ans d'enseignement au Collège de Vevey (1974-1976), j'ouvre une boutique de brocante-antiquité-artisanat. En 1991, je reprends l'enseignement (Gymnase de Nyon et collège de Nyon-Marens), puis, dès 1992, au Gymnase de Morges, jusqu'en 2012.

A Vevey, au Collège, influence forte de Claude Bourgeois, à l'époque mon prof de français. Je découvre Albert Camus, je devore *l'Étranger*, *le Mythe de Sisyphe*, *Noces*, je lis Rimbaud, Zola, Rabelais, je ressens profondément l'absurde de la vie, la beauté du monde, la poésie. Fortement individualiste, je cultive une indifférence marquée à l'égard de la famille, des relations sociales. Au Gymnase du Belvédère à Lausanne, entre 1965 et 1967, je me passionne pour André Breton, et le mouvement surréaliste. Premières prises de conscience politique, je participe à ma première manifestation.

Durant mon service militaire, ma conscience politique se développe : je deviens féroce-ment antimilitariste, les événements de Tchécoslovaquie accroissent en moi la haine du stalinisme. Pendant mes études, je me politise (1968-1970), j'ai une ou deux connaissances à Rupture, une amie dans l'OCS, un certain nombre à la LMR. Je lis leurs publications régulièrement. Au printemps 1969, je m'exmatricule, pour aller passer un semestre à Hambourg. C'est au retour de ce séjour que, scandalisé par le Septembre noir de Jordanie et bouleversé par le sort des Palestiniens, j'adhère au trotskisme, en même temps que ma compagne. Je crois que cela s'est passé au début 1970.

Vont suivre les cours de formation politique, les lectures, le militantisme comme sympathisant. Puis l'adhésion formelle. Je me sens enfin intégré dans une « famille » qui m'inspire le respect, j'y côtoie des personnalités qui m'impressionnent, qui discourent avec un tel ton de certitude qu'on se sent tout rassuré, même parfois un peu euphorique... Je m'efforce dans ces années de militantisme d'imiter leur phrasé, leur manière d'asséner la vérité, de ponctuer les phrases par des gestes définitifs, de manier aussi l'ironie pour répondre à d'éventuels sceptiques.

En 1971, je commence à enseigner au collège de Vevey, deux ans avant l'obtention de ma licence. C'est aussi pendant cette année-là que, cédant à l'insistance d'Ursula, je me marie avec elle. Ces relations familiales nouvelles recourent les affinités politiques, puisque la sœur d'Ursula milite elle-même à la LMR et fonde une famille avec Michel.

Toutefois, je dois admettre que j'ai souvent été un peu étonné devant la manière dont les problèmes de couple étaient envisagés dans mon entourage trotskiste. Rien de bien révolutionnaire : j'ai pu observer la crainte du qu'en-dira-t-on, les concessions aux normes de l'époque, les leçons de morale qui me paraissaient fort semblables finalement à celles que j'avais entendues dans mon milieu familial, et qui, au vu de la pratique, me semblaient sonner faux. Les modèles rigides ne manquaient pas autour de nous, je veux dire à l'intérieur même de l'organisation. Quelle perplexité, pour ne pas dire désarroi, devant ces attentes féminines auxquelles, moi, je ne savais répondre (l'homme fort, protecteur, amusant, rassurant, érudit, disert, à l'aise en toute circonstance).

Dans l'organisation, j'ai d'abord été actif à l'université et dans le Comité Uni Brèche. Participation au week-end étudiant en avril 71, cours sur Trotski à la mythique Brasserie Viennoise en mai, proposition de plateforme pour la FAU en juin, occupation de l'auditoire XVI pour la conférence de Jacques Valier, etc. La consigne était de pousser les profs à « se cliver idéologiquement », donc d'intervenir autant que possible au niveau des cours. C'est ainsi que j'ai été amené à rédiger un article pour UniBrèche sur la pseudo-réforme de l'explication de texte qui m'a valu une réponse courtoise, mais sévère, de Jean-Luc Seylaz lors de son cours magistral de l'auditoire XV. Autant dire que je faisais pâle figure : ce que j'avais asséné comme des arguments indiscutables me paraissait soudain bien hasardeux. Quand j'y repense, il me vient à l'esprit aussi ces cours de formation pour sympathisants que j'ai donnés à Vevey sur des sujets aussi variés que la révolution permanente ou la situation au Bangladesh. Cette assurance que je pouvais afficher, à l'instar de bien des camarades dont j'admirais les capacités intellectuelles, me paraît aujourd'hui incroyablement arrogante, et déplacée.

Je me souviens qu'à l'époque nous nous efforcions de radicaliser les opprimés, les jeunes, les exploités, et même, parfois, merci Michel Field !, les sportifs. Cette radicalisation, par quels moyens l'obtenions-nous ? Aujourd'hui, le terme de « radicalisation » a pris les connotations horribles qu'il aurait déjà dû avoir à l'époque pour les véritables amoureux de la liberté que nous prétendions être.

J'ai été en charge d'une éphémère cellule de la LMR à Vevey, dans des locaux que nous louions à l'avenue Nestlé. Nous étions généralement quatre membres, Michel, un architecte du coin dont j'ai oublié le nom, et un tout jeune ouvrier des ACMV, Paul, que nous avons trouvé moyen de recruter, et que j'ai revu bien des années plus tard, sans emploi et un peu à la dérive. Nos activités principales consistaient à distribuer des tracts à l'entrée des Ateliers Mécaniques (à l'exception de Paul, par mesure de précaution), et à coller nuitamment des affiches à travers la zone industrielle de Vevey et courir comme des dératés pour échapper aux patrouilles de police.

Outre cela, il y avait aussi la campagne contre l'intervention américaine au Vietnam. J'ai participé à quelques animations de rue, à des affichages sauvages (voir photos ci-jointes), et à une ingénieuse opération consistant à peindre un slogan en lettres géantes sur le barrage de la Grande Dixence, qui se solda par un assez piteux échec. La technique n'était pas au point. Nous n'avions réussi qu'à cochonner le mur de l'ouvrage. Personnellement, pendant que les « spécialistes » des opérations spéciales étaient à pied d'œuvre sur le couronnement, j'étais positionné sur la montagne en contre-haut, muni d'un talkie-walkie, et je guettais les lacets de la route. Le meilleur de cette nuit blanche fut la débandade qui nous conduisit dans la vallée voisine, où des camarades nous attendaient avec leurs voitures, au lever du jour.

Je dois avouer que j'aimais bien participer au service d'ordre, et j'ai apprécié les camps de formation (dans le Jura vaudois, sauf erreur, et dans les Franches-Montagnes, sans compter les cours de gymnastique que nous prodiguait Bacchus du côté de la Maladière), et le cours assorti de travaux pratiques qu'était venu nous dispenser un responsable du service d'ordre de la Ligue communiste, à Paris, je crois me souvenir que c'était Michel Recanati. L'attaque musclée du meeting d'Ordre Nouveau par la Ligue communiste était alors dans toutes les mémoires. Moi qui n'avait aimé que le Solex cheveux au vent, j'avais acheté un casque, et je répétais dans la cuisine les quelques mouvements de karaté qu'on nous avait enseignés.

Mais nous n'étions pas à Paris, et les objectifs du service d'ordre de la LMR consistaient ici plutôt à éviter tout débordement incontrôlé (ah, la discipline !), et à pourvoir à la sécurité des manifestants. Ce n'était pas toujours une partie de plaisir et je n'ai guère apprécié, en première ou seconde ligne, protéger de mon corps les manifestants, recevant force coups de croquenots dans les tibias...

J'ai préféré des activités qui étaient plus des mes cordes, me semblait-il, comme d'aller changer d'énormes liasses de pesetas dans la petite succursale de la Banque Cantonale de Lutry (pour le compte de nos camarades espagnols en lutte contre Franco).

En 1973-1974 sauf erreur, j'ai été actif sur la revendication de la liberté d'expression dans les centres de loisirs, avec quelques interventions dans la FLCL, dans des conférences d'information des autorités. Parallèlement, il y avait le travail à la VPOD (dans le groupe des enseignants).

Ma vie d'enseignant au Collège de Vevey, mon mariage avec Ursula, mon militantisme tant à la Ligue qu'à la VPOD, je dois l'avouer, devint pesante et peu satisfaisante, malgré la naissance d'Hélène.

Je ne me sentais pas libre dans tous ces cadres dont il ne fallait pas tenter de sortir, sous peine de crises et de scènes. Ma vie de couple me paraissait indigne de l'idéal de liberté pour lequel nous affirmions lutter. Il ne me semblait pas que la cellule familiale traditionnelle pouvait permettre à un enfant de grandir de façon épanouie.

C'est pourquoi en 1976, j'ai adhéré tout de suite au projet de vie en communauté qui nous était proposé, à Ursula et à moi-même, par quelques amis. J'en profitai pour abandonner l'enseignement, me lancer dans la brocante et des activités artisanales – et pour me séparer d'Ursula, qui cependant vint aussi participer à notre vie communautaire à Valvert.

Hélène grandit ainsi dans un biotope plein de vie, en présence d'autres enfants. Conscients des limites de notre modèle éducatif communautaire, nous avons alors, sous l'impulsion d'André, créé la halte-garderie de la Gardoche. Ce fut vraiment une expérience enthousiasmante. Nous avons pu obtenir les autorisations nécessaires, engager une éducatrice de la petite enfance, Marlise, et les parents, secondés par l'une ou l'autre membre de la communauté, assuraient la présence et l'animation de la Gardoche.

Cependant, à Valvert, la vie n'était pas simple. Les couples étaient secoués de crises parfois douloureuses. La maison, une ancienne auberge, abritait deux communautés. Je pus ainsi opérer un retrait de l'une vers l'autre quand l'ambiance de la première devint trop pesante, je crois me rappeler que c'était après l'épisode dépressif qu'Ursula a raconté dans son livre *Le rouge-gorge*.

Pour moi, ces années Valvert furent deux belles années, de vie intense, de liberté affective, d'expérimentations de toutes sortes qui, je dois le dire, m'éloignèrent définitivement de la LMR.

J'espère, dans ma vie quotidienne, puis dans mon activité d'enseignant au Gymnase de Morges, n'avoir pas démerité de mes idéaux de liberté et de tolérance.

Avec le recul, même si je vois avec un œil ironique bien des anecdotes de ces années de militantisme, je pense que nous avons profondément raison de nous engager de la sorte, et que la Ligue, et la 4^e Internationale, offraient un cadre d'une cohérence que les autres formations de gauche auraient pu nous envier. Les horreurs que nous dénoncions étaient bien réelles, et nos efforts pour mobiliser les ouvriers, les jeunes, les étudiants et les lycéens, étaient indispensables. Je ne sais pas si nos méthodes étaient les meilleures, mais la force, l'authenticité de nos convictions étaient indiscutables. Je n'ai jamais renié ces années-là, même si la rigueur organisationnelle de la Ligue m'a assez tôt rebuté.

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate): non

Lausanne, le 10 mai 2016